

Saint Amour : Road-movie à roues libres

Anne-Christine Loranger

Numéro 305, décembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loranger, A.-C. (2016). Compte rendu de [Saint Amour : Road-movie à roues libres]. *Séquences : la revue de cinéma*, (305), 35–35.

Saint Amour

Road-movie à roues libres

Gouleyante tragi-comédie parfumée de pointes surréalistes, la cuvée Kervern-Delépine 2016 a du bouquet et de la saveur. Un film habité par la grandeur et la misère de la vie paysanne, mais aussi, et surtout, par la tendresse.

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Le tragique intelligemment exploité sied à l'humour comme un grand bourgogne à une belle pièce de bœuf (bio). Le grand Doris Lussier, dont nous continuons de regretter les agapes philosophiques, disait que « quand la vérité n'ose pas aller toute nue, la robe qui l'habille le mieux c'est l'humour ». Forts de ce principe, Gustave Kervern et Benoît Delépine présentent avec **Saint Amour** (2016) une comédie basée sur la solitude masculine, les conflits entre générations, la difficulté des fermiers de trouver des épouses prêtes aux dures conditions de la vie paysanne et, conséquemment, l'abandon des villages au profit des grandes villes. On y retrouve Gérard Depardieu en pleine forme en compagnie de Benoît Poelvoorde (**Le tout nouveau Testament, 3 coeurs**) et Vincent Lacoste (**Astérix et Obélix: au service de Sa Majesté, Peur de rien**).

La prise de risque est l'un des principes fondamentaux du couple Kervern-Delépine, qui se limite à l'utilisation de plans fixes et de plans-séquences, ce qui leur permet une plus grande souplesse avec leurs comédiens, à qui ils donnent beaucoup d'espace pour improviser leurs scènes et même pour y ajouter. Leurs personnages sont des travailleurs de province victimes de la modernité. **Louise-Michel** (2008), mettant en vedette la géniale Yolande Moreau, racontait comment un groupe de femmes licenciées du jour au lendemain de leur manufacture déménagée en Asie, regroupent leurs maigres compensations pour faire assassiner leur patron. Dans **Mammut** (2010), Gérard Depardieu incarnait un doux géant de 60 ans chevauchant une vieille moto Mammut sur les routes de France, en quête de ses anciens patrons. Ces derniers ayant oublié dans le passé de l'enregistrer sur leurs formules d'emploi, le gouvernement lui refuse désormais son droit à sa pension de retraite et il se doit de leur faire remplir une montagne de papier. Sur fond d'humour, le film représentait une critique acérée de l'administration française et de la violente froideur des relations humaines en France.

DÉTRESSE, IVRESSE, TENDRESSE

Saint Amour (titre inspiré du nom d'un célèbre vin du Beaujolais) continue sur la même veine, reprenant la forme du *road-movie* de **Mammut** pour décrire comment trois hommes perdus dans la solitude de leur génération respective se rencontrent dans leur quête de cet objet de tous les désirs: une femme qui les aime. Car la France, si fière des produits de son terroir, abandonne ses paysans en leur refusant la reconnaissance sociale à laquelle ils auraient droit. Il en résulte des campagnes délaissées et des paysans condamnés au célibat. Si Jean le fermier veuf (Gérard Depardieu), son fils Bruno (Benoît Poelvoorde) et Mike (Vincent Lacoste), le chauffeur de taxi qui les pilote d'une station viticole à l'autre à travers la France, s'enivrent joyeusement, c'est

surtout par manque d'amour. « Je suis pas beau, papa », sanglote un Bruno passablement cuit dans les bras de son père. Poelvoorde se donne à fond dans ce rôle, allant jusqu'à commencer le tournage des « dix stages de l'ivresse » à jeun pour le terminer ivre mort à la fin de la journée. Le résultat est un montage qui risque de passer à l'histoire de la comédie. Les films du tandem Kervern-Delépine donnent toujours lieu à des moments surréalistes: Yolande Moreau décrivant le pedigree de son assassin dans **Louise-Michel**, Gérard Depardieu en djellaba chevauchant sa moto les cheveux au vent ou discutant à bâtons plus-que-rompus avec la poétesse Miss Ming avec **Mammut** et, ici, Céline Sallette en robe émeraude, chevauchant un étalon telle une déesse amazone à travers Paris.



Du côté de la tendresse

Ce qui donne à **Saint Amour** tout son bouquet, c'est la tendresse avec laquelle les réalisateurs captent leurs interprètes, qu'ils soient hommes ou bêtes. Autant les regards des animaux de la Foire agricole de Paris du générique sur l'excellente musique de Sébastien Tellier, que l'embarras des gens face à un Bruno aussi pathétique qu'aviné, que l'émouvante scène de lit entre Jean et Vénus. Le film est parsemé de *caméos* à la fois drôles et touchants dont celui, mémorable, de Michel Houellebecq en patron de maison d'hôtes accablé par la crise financière. L'usage de la lumière naturelle sur les visages et les décors sans retouche donne un sentiment de vérité aussi effarant que bienvenu. **Saint Amour** habille délicieusement une vérité trop souvent dure à avaler.

★★★

■ **Origine:** France – **Année:** 2016 – **Durée:** 1 h 41 – **Réal.:** Benoît Delépine, Gustave Kervern – **Scén.:** Benoît Delépine, Gustave Kervern – **Images:** Hugues Poulain – **Mont.:** Stéphane Elmadjian – **Mus.:** Sébastien Tellier – **Son:** Guillaume Le Bras – **Dir. art.:** Philippe Godefroy – **Int.:** Gérard Depardieu (Jean), Benoît Poelvoorde (Bruno), Vincent Lacoste (Mike), Céline Sallette (Vénus), Gustave Kervern (l'oncle), Andrea Ferréol (la femme du petit-déjeuner), Chiara Mastroianni (la patronne de la baraque à pizzas) – **Prod.:** Benoît Delépine, Gustave Kervern, Jean-Pierre Guérin – **Distr.:** Funfilm.